

TRADUIRE, DISAIENT-ILS

Le tour de la question

Michel Deguy
Prof. émérite
Université de Paris-VIII

Résumé :

Au fil d'une pensée sur la traduction qui se manifeste avec un rythme d'écriture littéraire, le texte qui suit établit une différence radicale entre, d'une part, la traduction dans ce qu'on peut appeler la position « métaphysique » et qui doit recevoir plutôt le nom de « interprétariat » et, d'autre part, le traduire, acte babélique en faveur de la différence entre des langues. La première étant associée au fait d'un sujet qui exprime par le langage une intériorité, le second, l'acte de traduire, dans le champ littéraire, ouvre plutôt l'intraduisible entre les langues des œuvres.

Mot clés : Métaphysique, Babel, Berman, tâche du traducteur, capitalisme culturel.

Abstract :

Based on a reflection on translation manifesting itself in the style of literary writing, the text that follows establishes a radical difference between translation within a position that one might call "metaphysical" (and which in Deguy's thought should be called by the French word "interpretariat" rather than "traduction") and translating itself, i.e. a babelic act aimed at favoring differences amongst languages. "Interpretariat" should be thought of in relation to a subject that expresses interiority through language, while translating, in literature, opens up the untranslatable between the languages of literary works.

Key words: Metaphysics, Babel, Berman, translator's task, cultural capitalism.

* * *

Comment aller contre le stéréotype le plus tenace ici formulé par Tsvetaieva – et tant martelé qu'on se dit qu'il doit bien, quand même, envelopper un peu de vérité : « On dit Pouchkine intraduisible. Pourquoi ? Chaque poème est la *traduction* du matériel en spirituel, de sentiments et de pensées en paroles. Si on a pu le faire une fois en *traduisant* le monde *intérieur* en signes *extérieurs* (ce qui frise le

miracle)¹, pourquoi ne pas pouvoir *rendre* un système de signes par un autre ? C'est beaucoup plus simple : dans la traduction d'une langue par une autre, le matériel est *rendu* par le matériel, la parole par la parole, ce qui est toujours possible... ».

C'est très simple en effet. Les deux acceptions usuelles du « traduire » sont mises en batterie : a) le poème *traduit* une intériorité ; il *exprime* ; b) le traducteur traduit cette traduction : il fait passer mots et phrases d'une langue à l'autre (L1 → L2).

Et voilà pourquoi votre fille est muette.

Les notes présentes prennent l'autre direction, non « métaphysique », non dualiste. Exercice de « déconstruction » lui-même très commun. Le traduire – par exemple Pouchkine en français – ne traduit pas, ne traduit rien. On quitte l'expression ; on quitte le *sub* de la substance pour le *trans* du transport ; on s'emporte, on ne rapporte plus. (Néanmoins, c'est le même terme, « tra-duction », qui continue à dénoter le travail traditionnel, transductif, transgressif (Nerval a traduit Goethe) et l'effort de titre, ou attirer, la traduction vers les pièges d'une autre aire de questionnement.

*

Sous est la grande disposition ; préposition ; hypo, sub, unter, etc. La question de la sub-stance : qu'est-ce qui se tient par en-dessous ; « hypokeiménement » ; sous « ce qui apparaît » ; sous les phénomènes ? Par quelle « hypostase » ? Le régime métaphysique de non existences nous le rappelle par toutes ses *croyances* : sous l'habit, le moine ; sous la robe, le corps, la nudité ; sous la nudité... l'âme ? Ou le « sujet », prêt à « jouir » ? Les inflexions de substantialisme changent, certes, et je ne veux pas m'attarder ici aux variantes de la croyance... Par exemple « maintenant » – je veux dire au temps de la « mondialisation », ou « phase ultime » à « l'apogée du capitalisme » (auquel j'accrole pour le dater le prédicat définitif de *culturel*) (à commenter)², la croyance est que sous le corps il y a le corps, toujours plus de corps ; et l'injonction publicitaire (dont dépend l'économie

¹ Et les clichés de la traduction française de ces lignes de Tsvetaieva (« friser le miracle » puisqu'en français on peut *friser* un *miracle*), qui ne traduisent sûrement pas l'expression russe originale à ce moment-là (elle-même probablement « toute faite »), redoublent notre lourde impression de remuer les pièces d'occasion dans une brocante (« rendre » ; matériel ↔ spirituel, etc.).

² Voir à propos du « capitalisme culturel » les réflexions de M. Deguy dans, par exemple, *La poésie n'est pas seule*, éd. du Seuil, Paris, 1989 [en cours de publication en castillan, trad. de Javier Bassas Vila, Arena libros. *Note d'édition*]

mondiale) est : « réveillez l'animal qui dort en vous »... – par « les sensations ». C'est l'Oréal qui mène ce monde.

Sous les mots, « ma » « pensée » ; sous la pensée « le silence » ; sous le silence... « moi » ! *Moi-même*. Ma vie dans le silence de la peau qui bronze. Et si ça jacasse encore dans le cerveau, apprenez à « faire le vide ». C'est ça – ou rien. Le nihilisme a en effet dissipé la substance.

Sous est une préposition, tirée de la visibilité, de l'expérience de la perception, de la perspective, « phénoménologique ». Ceci est devant cela, sur ou sous cela ; au-dessus ; ou dessous le dessous. La différence du parent et du latent donne le premier analogon ; la première sortie de la caverne. L'analogie nous expulse de ce monde.

En psychologie : le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur (Racine).

En théologie : *Cœli enarrant gloriam Dei* (St. Augustin) vs *Deus absconditus*.

Etc.

La grande hésitation concerne le paraître : il se scinde en deux, et la différence repasse partout. Dans l'apparition, *phanie* ; l'être paraît en étant(s). Dans l'apparence, le semblant, il se dissimule, à jamais retiré... Le cercle de la crédulité et de la méfiance tourne sans fin.

*

Un point de poétique (intermède)

Les « syncatégorèmes » de la langue, appris à l'école en « grammaire », sont aussi catégoriels et catégoriques que les « catégories » logiques et rhétoriques – marquant la logicité, « finale, concessive, conséquencielle, causale, hypothétique, conditionnelle », etc. Les articulations et les tours font la « syntaxe », i.e. la condition langagière historique (historiale, si vous préférez) de la pensée. Toute suspicion tournée contre la rhétorique est seconde. On peut « la prendre en mauvaise part », si on y tient ; mais après l'avoir reçue et en bonne part.

Peut-être – si les langues sont « imparfaites en cela que plusieurs », selon Mallarmé – la perfection de leur échange, de leur transaction

traductrice, de leur connaissance mutuelle, incessante et toujours recommencée, découvre peu à peu la capacité du penser humain (« la forme entière de l'humaine condition », dirait Montaigne). Supposons qu'une langue ne jouisse pas du *partitif* (de la possibilité de dire « passe-moi *de* la vérité », plutôt que « LA vérité ») ; la difficulté pour le traducteur, et bientôt pour tout locuteur, sera (serait) de lui faire accepter et recevoir en elle cette catégorie « grammaticale » – cette logicité.

*

Je reprends quatre généralités.

1. *La convention*

La traduction d'une œuvre, d'une langue à l'autre, est une opération qui se place (s'est toujours placée) sous le régime de la traduction/expression ; de la relation « sub/ex » : un dehors *exprime* un dedans.

L'intérieur est un dedans *relatif* : de même que tout « dedans » (par exemple mon stylo est dans la trousse, ou mon lit dans la chambre à coucher, dans l'appartement, dans la ville... Toute intériorité est à la spatialité d'un Dedans ce que tout dedans, relatif, est à son dehors. A la fin, l'*interior-intimo-meo* (St. Augustin) est ce qu'il y a de plus extérieur à « moi » puisque c'est Dieu : parfaitement Autre.

Les analogies s'emboîtent : l'expression (en langue de Boileau : l'*énoncé* clair) est à la pensée (à la « conception ») ce que la manifestation, le « visage » est au sentir (sensation, émotion) : « il était rouge... de colère ».

Tsvetaieva remboîte ce dualisme dans celui du « matériel » et du « spirituel ». C'est une commodité. Et souvent (par exemple à l'instant dans ces lignes) nous nous demandons non pas comment amender ce dualisme (il est incorrigible), mais comment le quitter.

2. *Quitter* le *sub*, et le *ex*, pour le *trans* décidé, aventureux, plus trans-gressif

La « traduction » intralangagière, qui me donne à entendre ou lire quelque chose (des phrases d'une langue) que je ne connais pas et *dans* laquelle, soudain, grâce à elle, je *pénètre*, ressortit à l'opération la plus

générale de la connaissance, de la « mathésis », de la « méthode » ; à savoir celle de « ramener l'inconnu au connu ». A la place d'une séquence sonore (de « phonèmes ») pareille au bruit du monde, inintelligible, je « comprends » (un peu) de quoi il s'agit. L'immensité de l'inconnaissable cède sur un point.

L'exigence vitale de la traduction, pour en mesurer le désir inextinguible, confondant, il faut repartir de cette expérience la plus étonnante des humains³ : celle du contraste le plus fort (disons le « absolu ») entre le *ne-pas-s'entendre-du-tout* des allophones (beaucoup plus fort que celle du malentendu) et le *s'entendre-immédiat* des homophones, quand entendre, c'est s'entendre).

Pour, alors, renverser le sens du traduire ; et se demander : peut-on aller dans l'autre sens ? Celui où par la traduction « on plongerait dans l'inconnu pour trouver du nouveau »... sans « ramener » dans *ma* langue, sans reconnaître « ce que dit Pouchkine », en le rapportant (comparant) à une expérience familière (celle du coucher de soleil, ou de la tristesse, etc.) mais en le *transportant* dans de l'incompréhensible, par des alliages étranges *en français*, etc. Dans une sorte de translittération, ou transphonisation transgressive, pareille à une expansion générale de la lettre » ; dont les aventures (l'imprévisibilité, « l'inconnu ») ressembleraient (qu'arrive-t-il ?) à ce qui se passerait dans une chaîne ouverte de traduction L1→L2→L3, etc. ; ou à cet exercice de retraduire en langue 1 la version traduite une première fois en langue 2, et retournant à langue 1 ; cela indéfiniment. « Dans quel état le texte de départ au bout de trois ou quatre retransvasements du « même », de sa langue dans une autre, et retour, et cætera.

3. Traduction et interprétation ; heuristique et herméneutique

Que traduire « aujourd'hui » ? Pourquoi « traduire » et quoi ?

Ces questions décisives, souvent évitées, sont à traiter. Berman en fait une préoccupation centrale de la traductologie. Que prélever, que choisir, qu'*élire* en fait de *traducendum*, *maintenant*, dans le champ infini des possibles ? La question ne se pose pas à l'« interprétariat » : la commande, économique, décide : nous avons besoin d'interprètes x, y ou z, pour le colloque x, y ou z, qui se tient le mois prochain. Mais dans le champ des « œuvres de l'esprit », d'où vient la commande ? A qui, ou quoi, obéir : à quel « air du temps » ? (Heidegger dirait « à quel temps de l'être » ?) En amont de « ma » traduction, attachée

³ Expérience de Pigafetta dans le voyage de Magellan ; celle que le poème de Hölderlin imagine.

aujourd'hui à ce livre, il y a la commande... de l'époque. Je dois la faire mienne. Je ne traite pas de cette question ici. Mais la poser m'intéresse : ce qui requiert l'*interprétation* (l'herméneutique) est décisif. Et je prends un exemple qui me concerne, pour mieux l'entendre : c'est parce que je suis las de la répétition de la « traduction » heideggérienne, en français, de Hölderlin ; du cours forcé obligatoire, de la citation du leit-motive dans l'interprétation heideggérienne (si féconde) des vers « fameux » de Hölderlin, que me tente l'expérience de les traduire autrement (je ne dis pas « retraduire ») en réponse à ce que demande *la poétique* cinquante ans plus tard. *Was bleibet [...] ?* Non plus « ce qui demeure » ; mais les restes, ce qui reste ; les « reliques » « ... *Stiften die Dichter* » ? Non plus les « poètes » le « fondent », mais les artistes, les hommes d'un art ; le redonnent ; le rejouent ; le relancent... à la rigueur « en éprouvent les fondations »...

Hölderlin aujourd'hui est la *question*. Qu'entendons-nous par « habiter » ? Qu'est devenue l'habitation humaine du monde ? La déterrestation (« dévastation ») devenue « extra-terrestation », ne demande-t-elle pas une pensée de l'*habitabilité* nouvelle ?

4. Les deux sphères du traduire ; les deux « mondes » de la traduction

La sphère de la « traduction littéraire » et celle de la traduction « simultanée », ou interprétariat, sont séparées. « Traduire » pour 90% de l'humanité laborieuse est un métier qui consiste à effacer la différence des langues entre interlocuteurs et l'économie de cette sphère mondiale, aux milliards de transactions quotidiennes, est sans commune mesure (capitalistique) avec celle de l'édition. Y aurait-il intérêt à les envisager ensemble ; une synopsis sur l'entièreté de la condition traductrice retiendrait-elle des considérations communes ?

Les finalités sont opposées : dans un cas, le plus fréquenté, il s'agit de neutraliser Babel, d'abolir la diversité des langues, qui fait que les humains ne s'entendent pas. Dans l'autre, c'est l'inverse : le champ est la littérature ; chaque langue est appelée par le trésor de son chef-d'œuvre (de Shakespeare ; de Molière ; de Dante ; de Goethe ; de Pouchkine ; de Cervantès, etc.⁴ ; ce sont leurs œuvres qui protègent les langues). Traduire ici veut dire « faire l'épreuve de l'Étranger »⁵ ;

⁴ Et pour les Slovènes : de Preseren ; quand bien même son nom est ignoré de 99% des Européens, etc. Poursuivez l'exercice...

⁵ A. Berman citant Hölderlin.

creuser la différence abyssale, dite de « l'intraduisible », *entre* les langues des œuvres.

A l'horizon de cette préoccupation, d'une problématique commune, et parmi de nombreuses questions, se poserait, par exemple, celle-ci : comment *concevoir* la différence, de fait, entre les grandes langues véhiculaires et les milliers d'*idiomes* ? Qu'en faire ? L'égalité « linguistique », à caractères scientifiques, et l'égalité « de droit » géopolitique des Nations, supportent-elles l'évocation de cette différence hiérarchique ? Quoi des dialectes, des « patois » ? Y a-t-il intérêt humain et humaniste à revitaliser les langues locales, à ressusciter les langues mortes ou moribondes ; à « protéger » tous les parlars ? La domination invincible de l'espéranto mondial, basic english ou globish ou « anglais des affaires », dont l'emprise et l'empire illimités ne cessent de s'étendre, esquivant toutes les langues vernaculaires, et accélérant le procès universel (mondialisant) de sortie du *logos*, porte-t-il atteinte au *langage* des hommes, et finalement à l'humanité ? Qu'advient-il à la différence du langage et des langues, c'est-à-dire à la *pensée* humaine peu à peu remplacée par la « cognitivité » ?⁶

*

5. *Une dernière remarque...* au terme de cette brève reprise touchant quelques « problèmes de la traduction ». Et qui intéresse la sphère des « œuvres » – si, à la fin des fins, une *langue* n'a d'intérêt que par les œuvres de la Pensée (ou *esprit*, si vous préférez) qui consiste – je ne dirais pas qui « s'exprime » – en ces *proses* et ces *poèmes* dont elle est capable « humainement », et qui est telle que la plupart des humanités parlantes tiennent leur « grand livre » pour *révélation* d'une parole non humaine. « Dieu » ne s'exprime pas.

C'est « la grande tâche du traducteur ». Et je la frôle dans son rapport au travail d'une « revue littéraire ».

⁶ *De la grandeur*. La *magnitude*, le « degré de magnitude », serait ce qui fait qu'une chose, pas seulement un séisme, est une « grande chose » : non par la taille mesurable ou la quantité. Un quantum intensif, non de sensation, mais dans la pensée pour la pensée ; donc peu à peu (historiquement) découvert, appris, transmis – « philosophiquement », si vous voulez, c'est-à-dire éducativement. Par où la *grandeur* n'est pas liée, pas nécessairement associée, à ce qui est ordinairement (perceptivement) de vaste proportion : et qui peut l'être en effet. Les Allemands ont admis que le grand n'était pas le Kolossal. Par exemple la « magnitude d'une langue », et d'une « petite langue », va dépendre de sa capacité, mise en œuvre, dynamiquement, énergiquement et entéléchiquement, dirait un aristotélien, par tel et tels, à recevoir les « grandes œuvres » d'une « grande langue » – toute langue étant « virtuellement » grande ? Peut-être. Oresme et Amyot ont ouvert le français à sa magnitude, à sa possibilité de « grande prose » – comme nous l'enseigne Antoine Berman dans le livre posthume que les éditions Belin viennent de publier (2012).

La prise au sérieux benjaminienne de cette responsabilité commande moins le souci *anthologique* d'un échantillonnage « informatif » de quelques « publications étrangères » (tâche néanmoins indispensable et au programme de laquelle répondent principalement les *revues*) que celle de l'approfondissement de la relation *ébauchée* par la tentative de traduire, pour attirer l'attention, quelques pages de quelques auteurs.

LE devoir de traduire, qui commande « éthiquement » la déontologie d'une revue littéraire est menacé par, et bientôt réduit à, la superficialité de ce « commerce » (pour reprendre l'emploi classique du terme qui avait dicté à Valéry et à ses amis le titre de la magnifique revue financée par Madame Gaëtani dès 1924), tant la surabondance des « productions » est débordante, illimitée, « infinie » : puisque TOUT est à traduire.

Je parle de la relation entre *deux* littératures, deux peuples, deux histoires, deux « cultures », comme nous disons aujourd'hui, dans leur effectivité. Ce qui compte (ce qui compterait), c'est (ou serait) de suivre et d'approfondir la relation esquissée à l'occasion d'un « numéro » de revue. Quelles conséquences s'ensuivent-elles de la publication ? Y en a-t-il ? Que se passe-t-il aujourd'hui en Corée (c'est l'exemple du n° 140 de *Po&sie*) avec « la poésie » ? Et réciproquement : qu'arrive-t-il à « la poésie » grâce à la Corée ? Etc. Une autre mondialisation est-elle possible ?

Michel Deguy (Paris, 1930), penseur, poète et traducteur, est un des derniers représentants en activité de cette génération française qui est née avant la Deuxième Guerre Mondiale et qui a creusé un chemin pour la littérature et la philosophie européens actuelles. Professeur émérite à l'Université de Paris VIII et fondateur de la célèbre revue *Po&sie*, Michel Deguy a reçu en France le Grand Prix National de Poésie (1998) et le Grand Prix de Poésie de l'Académie française (2004), ce qui a consacré son œuvre transversale, toujours en dialogue avec ses contemporains: avec Jacques Derrida et Paul Ricœur, par exemple, à propos de la métaphore; avec Antoine Berman sur la théorie de la traduction. Radicalement opposé à la banalisation de la langue, et de la poésie en particulier, Michel Deguy est l'une des voix les plus rythmées et combatives aujourd'hui. Ses œuvres croisent librement les genres, et se présentent comme des textes théoriques ou littéraires, poésie et prose. Parmi ses titres les plus importants, citons: *La poésie n'est pas seule* (1989), *La Raison poétique* (2000), *Spleen de Paris* (2000), *Réouverture après travaux* (2007), *L'Allégresse pensive* (Belin, 2007, recueil des articles consacrés à son œuvre par le Centre de Cerisy), *Le Grand Cahier Michel Deguy, Comme si Comme ça* (2012, recueil de poésie 1980-2007), *Écologiques* (2012).